

DE YAN Fu A FU Lei...



TRADUCTION, TRAHISON?

Les premières salves d'artillerie des guerres de l'opium – il y en aura deux : 1839-1842 et 1856-1860 – manifestent la volonté des nations occidentales, que la Révolution industrielle a mué en invincibles puissances coloniales, de forcer les portes et d'abattre les murailles claquemurant le plus vieil empire du monde.

Dès lors, problèmes intérieurs et agressions étrangères y génèrent une crise d'une ampleur inédite. Celle-ci est aussi intellectuelle : qu'est-ce que cet Occident prédateur ? Et surtout, quel est le secret de sa richesse (富 fu) et de sa puissance (强 qiang) ? Un questionnement angoissé qui, un siècle durant – le fameux « siècle d'humiliations » (百年国耻 bainian guochi) - va tarauder tous les lettrés puis intellectuels chinois : conservateurs ou réformistes monarchistes, révolutionnaires républicains puis communistes.



Les membres du Zongli Yamen en 1894.

Comme tout ce qui est à l'extérieur de la civilisation (chinoise...), cet extrême-Occident relève de la barbarie et n'est donc l'objet de nulle curiosité. Mais après la défaite militaire de 1842, prélude à beaucoup d'autres, il devient urgent de le connaître : un besoin de traduction d'ouvrages se fait jour, qui concerne essentiellement la technologie militaire.



Li Hongzhang (1823-1901).

Sous le regard courroucé de la redoutable impératrice Ci Xi (慈禧) et des hauts mandarins traditionnalistes de la cour, pour lesquels on ne saurait mettre en cause la supériorité de la société confucianiste, voit malgré tout le jour en 1861 le Zongli Yamen (总理衙门), prototype d'un tout premier ministère en charge d'affaires étrangères relevant jusque-là du ministère des Rites...

L'année suivante est créée une école d'interprètes, le Tongwenguan (同文馆) qui bientôt se transforme en un établissement où sont, outre les langues, enseignées les sciences de l'Occident.

Il faut beaucoup d'audace aux rares modernisateurs – tel Li Hongzhang (李鸿章), en charge de la diplomatie - pour tenter l'envoi d'une poignée d'étudiants chinois aux Etats-Unis en 1872 puis, malgré ce premier échec, trois ans plus tard en Grande-Bretagne et en France – ces derniers étudient aux arsenaux de Toulon, Cherbourg et à l'Ecole des mines de Paris -. Après tout, la politique officielle n'est-elle pas ainsi formulée : « utiliser les barbares pour contrôler les barbares » (以夷制夷 yi yi zhi yi) ?



L'impératrice douairière Ci Xi (1835-1908).

Les membres de ce second groupe viennent de l'académie rattachée à l'arsenal de Fuzhou où, pour la première fois sous le ciel chinois, on étudie anglais, français et sciences d'Occident afin de doter l'Empire d'une marine de guerre moderne à même de résister à ce dernier...

Après une brève carrière d'officier, l'un de ses élèves, Yan Fu (严复) se retrouve au Collège naval royal de Greenwich, où il se lie d'amitié avec Guo Songtao (郭嵩焘), premier émissaire diplomatique jamais envoyé à l'Ouest par l'empire Qing, par ailleurs admirateur des institutions politiques européennes. A son retour au pays, Yan Fu entreprend de traduire les auteurs étrangers qu'il admire le plus : Thomas Huxley, Adam Smith, John Stuart Mill, Herbert Spencer – l'Angleterre victorienne est la superpuissance du temps... - mais il traduit également L'Esprit des lois de Montesquieu. Les idées politiques, économiques et sociales d'Occident font ainsi leurs premiers pas dans le vieil empire. Bientôt déçu par le premier, Yan Fu est alors le seul à comprendre que la source ultime de la puissance européenne n'est ni la technologie, ni l'organisation politique, mais une vision entièrement différente de la réalité. Les Manifestes, qu'il publie en 1895, après la défaite chinoise devant le Japon, en font avec ses traductions l'un des lettrés les plus influents de l'époque.



Yan Fu (1854-1921)



Liang Qichao (1873-1929).

Un statut qu'il partage avec Liang Qichao (梁啟超). Elève du grand philosophe réformateur Kang Youwei (康有为), comme lui partisan déterminé de la monarchie constitutionnelle et passionné de philosophie politique occidentale, Liang est de même convaincu de l'importance des traductions. A l'actif de ce pionnier du journalisme, les œuvres de Hobbes, Locke, Hume, qu'il découvre dans leurs versions japonaises lors de son long exil à Tokyo ; il traduit aussi Le Contrat Social de Jean-Jacques Rousseau.

Ce sont ainsi des concepts totalement nouveaux qu'il tente d'introduire dans son pays : nationalisme, libéralisme, impérialisme, darwinisme social, tentant de bâtir un pont entre modernité occidentale et tradition confucianiste... pour tenter de sauver ce qui peut l'être de la civilisation chinoise. Conseiller de la délégation de Chine à la Conférence de Versailles qui solde la Première Guerre mondiale, il revient cependant désillusionné d'une Europe brisée...

1899 : Lin Shu (林纾) publie la première traduction d'une œuvre littéraire étrangère en chinois : La Dame aux Camélias, d'Alexandre Dumas fils, qui remporte un succès considérable. Un ami lui a suggéré cette activité pour le distraire du décès de son épouse, l'engageant dans une aventure au terme de laquelle il rend en chinois classique 180 romans étrangers, signés de 98 écrivains originaires de 11 pays... Dans la première moitié du XXe siècle, il trouve en Fu Lei (傅雷) un héritier. Le jeune shanghaien étudie en France dans les années 1930 puis enseigne l'histoire de l'art dans sa ville natale avant de se consacrer à la traduction. Les œuvres de Voltaire, Balzac, Romain Rolland, Prosper Mérimée sont rendues en ce que l'on nomme vite « le style Fu Lei », fruit de sa propre théorie de la traduction. Accusé d'être un « droitier » à l'aube de la Révolution culturelle, il se suicide avec son épouse en 1966, avant d'être réhabilité en 1979. L'ambassade de France en Chine et des intellectuels chinois francophones créent en 2009 le très prestigieux prix Fu Lei de la traduction et de l'édition, qui depuis récompense les meilleures traductions d'ouvrages français publiés dans l'année en République populaire, dans trois catégories : « littérature », « essai », « jeune pousse »...

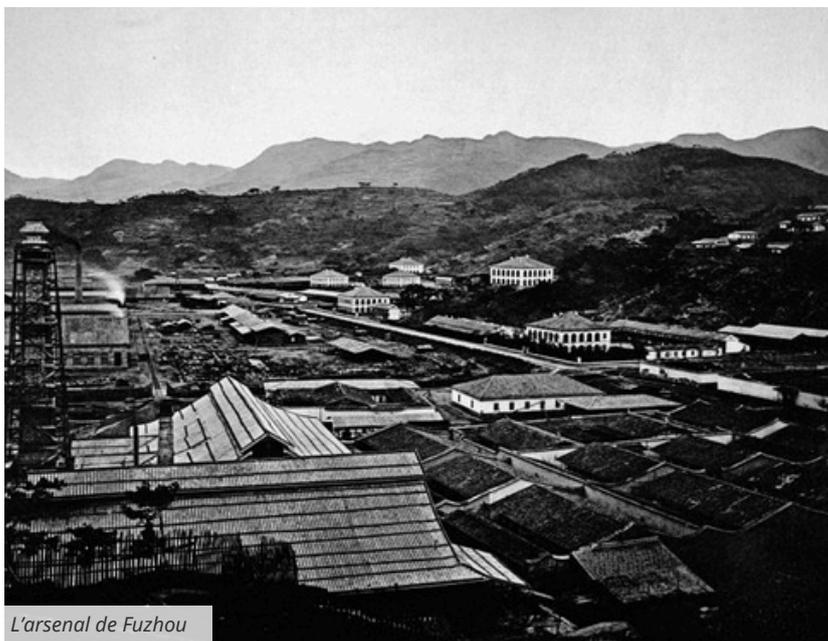


Fu Lei (1908-1966) et son épouse.

Traduction ou sinisation ?



Traduttore, traditore : traduire, c'est trahir disent les Italiens. Comment de fait combler la vaste distance séparant idéographie chinoise et langues alphabétiques sans que beaucoup, voire l'essentiel - sens, esthétique - ne se perde en route ? D'origine pictographique, monosyllabique, polytonique, invariable : le chinois classique est une écriture figurative qui s'accomplit dans une calligraphie reliant poésie et peinture. Son vocabulaire est visuel, concret, rétif à l'expression d'abstractions, l'analyse d'idées ou l'exposé discursif de doctrines, assise d'un univers intellectuel fort différent du nôtre où la sagesse prévaut sur le système, la morale sur la loi, les relations sur les causes, le syncrétisme sur l'exclusion. Rude est donc la tâche des traducteurs. Fidélité, expressivité et élégance sont pour Fu Lei les trois critères d'une bonne traduction.



L'arsenal de Fuzhou

Problématique pour le premier... Liang Qichao, lui, traduit les auteurs occidentaux à partir de leur version japonaise ; Lin Shu ne connaît pour sa part nulle langue étrangère et se fait aider par les francophones de l'arsenal de Fuzhou qui lui traduisent oralement les œuvres. Le grand Yan Fu a recours à une méthode déjà utilisée au 1^e siècle de notre ère pour rendre en chinois les textes bouddhistes – avec pour conséquence d'occulter pour longtemps le sens authentique des écrits indiens et de donner naissance à une forme sinisée de la religion (le Chan 禪 ou Zen). Esprit d'analyse de l'Occident, esprit synthétique de la Chine : une dichotomie qu'ont du affronter moines de l'Inde médiévale, jésuites de la Renaissance, émissaires de la pensée scientifique moderne, admirateurs chinois des littératures exotiques, représentants de l'Internationale communiste et autres.

Durant près de deux millénaires, des idées étrangères ont tenté de se frayer un chemin en Chine. Elles n'ont pu le poursuivre qu'au prix d'un compromis avec une culture chinoise exceptionnelle par sa pérennité et sa vitalité. Aujourd'hui encore, on oublie volontiers que les malentendus sino-occidentaux ont souvent leurs racines dans les questions de traduction. Et l'on aurait sans doute tort d'imaginer que ChatGPT ou Wenxin (文心), son équivalent chinois développé par Baidu, sont l'authentique solution au problème : peut-être le jour où l'intelligence artificielle aura (vraiment) de l'humour ?



L'auteur de l'article

Alain LABAT

est docteur en philosophie et professeur agrégé de chinois. Il a enseigné dans le secondaire et le supérieur avant d'être chargé de mission d'inspection pédagogique régionale au ministère de l'Éducation nationale puis rédacteur en chef du magazine *Planète chinois*, publié par le Centre national de documentation pédagogique.

Conférencier et formateur (Chine, Asie du Sud-Est), il est Président de la Fédération des associations franco-chinoises et Vice-président du Nouvel institut franco-chinois de Lyon. Outre de nombreux articles, il est l'auteur de trois ouvrages, dont "L'Empire, la République et les Barbares. L'Occident à l'assaut de la Chine", Ma-Eska Editions, 2022. Chevalier de la Légion d'honneur, officier des Palmes académiques, Alain Labat a reçu le Ministry for Foreign Affairs Awards de la République de Singapour. Il est citoyen d'honneur de la ville de Guangzhou (sud de la Chine).